

Fragments d'une Amérique en morceaux

Deux films de Dominic Gagnon

Pieces and Love All to Hell

Big Kiss Goodnight

Marcel Jean

Number 159, October–November 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67828ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jean, M. (2012). Review of [Fragments d'une Amérique en morceaux : deux films de Dominic Gagnon / *Pieces and Love All to Hell* / *Big Kiss Goodnight*]. *24 images*, (159), 46–46.

Fragments d'une Amérique en morceaux

par Marcel Jean

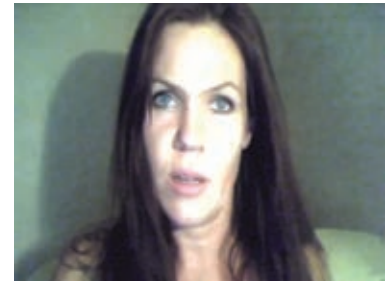
Cinéaste à la démarche singulière et provocante, Dominic Gagnon ne bénéficie pourtant pas de l'attention qu'il mérite. Voilà qui est étonnant quand on sait que le réalisateur récoltait déjà les prix en 1996 avec *Parapluie Bomb City. Beluga Crash Blues*, terminé en 1997 alors qu'il n'avait que 23 ans et était encore étudiant à Concordia est devenu un classique du cinéma expérimental québécois. Cela n'a pourtant pas empêché Gagnon d'être balayé sous le tapis par une critique désarçonnée par une démarche davantage associée à l'art contemporain (art vidéo, performance, etc.). Pourtant, nous sommes là devant une authentique entreprise cinématographique, qui s'inscrit autant dans la tradition documentaire que dans celle du cinéma expérimental. Souhaitons que les présences coup sur coup de *Big Kiss Goodnight* au FNC et de *Pieces and Love All to Hell* aux RIDM contribuent à rétablir les choses.

Ces deux films constituent les deuxième et troisième volets d'une série intitulée « Pieces » à laquelle Gagnon travaille depuis 2009. Actualisant la forme du « found footage film », Gagnon puise dans les plateformes de diffusion Internet (YouTube, etc.) la matière visuelle et sonore de ses films qui présentent une vision aussi inquiétante que fascinante des États-Unis. Le réalisateur voit dans Internet un récit du monde actuel, récit désordonné dont il s'applique à faire émerger le sens. Ainsi, dans *RIP in Pieces America* (2010), premier volet de la série, il juxtapose les coups de gueule d'une poignée d'Américains qui partagent une haine du gouvernement, une désillusion face à une Amérique qui a perdu sa liberté parce qu'elle a cessé de se battre pour la défendre. Ces hommes ont en commun leur farouche posture de résistance et leur désir de défendre leur conception de l'Amérique, par les armes s'il le faut. Ce sont des « survivalistes » : ils appréhendent la catastrophe, ils savent que celle-ci est désormais inévitable et ils s'y préparent. *RIP in Pieces America* met donc en lumière une Amérique radicale dont on soupçonne l'existence, mais qu'on refuse de voir et de concevoir, c'est-à-dire une Amérique niée par le système même d'Internet dont la censure poursuit (que cela soit conscient ou non) le double effet d'empêcher la propagation de son discours (jugé dangereux) et d'effacer jusqu'aux traces de son existence (comme si limiter l'accès à cette parole allait faire disparaître ceux qui la profèrent). Dominic Gagnon a donc recueilli les déclarations incendiaires ou paranoïaques qui composent son film juste avant que les plateformes de diffusion les retirent d'Internet. Il s'agit donc pour le cinéaste de documenter un discours considéré illicite, d'exposer au monde une face trouble et cachée de la réalité.

Pieces and Love All to Hell reprend le dispositif du premier film de la série en se concentrant cette fois sur le discours des femmes, qui

DEUX FILMS DE DOMINIC GAGNON

Pieces and Love All to Hell
et *Big Kiss Goodnight*



repose sur les mêmes fondements idéologiques, sur le même sentiment de délinquance sociale, mais qui introduit une plus grande variété de tons (la tristesse et la dépression y côtoient la colère, largement dominante chez les hommes) et de moyens (certains brandissent leurs armes, d'autres font pousser des légumes). Les stéréotypes sexuels viennent ajouter un autre réseau de signification : on y croise une nymphette en bikini posant avec une arme semi-automatique, une *bunny* corsetée de latex qui fait pousser des bettes à cardes et quelques bonnes mamans pour donner le change. Au milieu de tout cela, quelques séquences de ponctuation viennent densifier le propos : entraînement de miliciens simulant une situation digne d'un film de Roland Emmerich, mise en garde d'un défenseur du yogourt bio affirmant que la consommation de soya va générer une nation de pédales. Encore une fois, la fresque est inquiétante et Gagnon la fait culminer par un simulacre de fusillade et les simagrées d'une adolescente déguisée en zombie.

Big Kiss Goodnight aborde la même question sous un autre angle, puisque nous sommes ici en face d'un seul individu. Se présentant par le pseudonyme Joetalk100, l'homme est un ex-détenu catastrophé au cœur d'une Amérique qu'il ne reconnaît plus. Le plus souvent au volant de sa voiture, buvant des cafés glacés et fumant cigarette sur cigarette, Joe vocifère contre un pays amorphe inondé de produits chinois de piètre qualité, peste contre Barack Obama qui symbolise tout ce qui va mal, hurle à la caméra sa douleur d'ultra-conservateur blessé. La force du film réside dans la façon dont il humanise cette colère. D'un point de vue de spectateur, *Big Kiss Goodnight est une épreuve* : il faut de la détermination pour endurer l'agressivité de Joe pendant 66 minutes. C'est pourtant une épreuve nécessaire pour comprendre la véritable dimension du phénomène : le discours sauvage de Joe est une logorrhée intarissable qui s'alimente au puits sans fond de sa frustration.

Avec ces trois films, Dominic Gagnon s'impose comme une sorte d'ethnocinéma de l'ère du 2.0. 